

toujours une, mais aussi avec elle une dialectique de la raison pure y sera présente, parce qu'elle lui est naturelle. La première et plus importante tâche de la philosophie est donc d'enlever, une fois pour toutes, à cette dialectique, en colmatant la source des erreurs, toute influence nuisible.

Avec cet important changement dans le champ des sciences et la *perte* que la raison spéculative doit subir dans ce qu'elle imaginait jusqu'alors être sa possession, tout reste cependant, pour ce qui importe de façon générale à l'homme et pour le profit que le monde retirait jusque-là des doctrines de la raison pure, dans le même état avantageux qu'auparavant, et la perte ne touche que le *monopole des écoles*, mais en aucune façon *l'intérêt de l'homme*. Je demande au dogmatique le plus inflexible si la preuve de la permanence de notre âme après la mort à partir de la simplicité de la substance, si celle de la liberté de la volonté à l'égard du mécanisme universel au moyen de distinctions subtiles, quoique impuissantes, de la nécessité pratique de la nécessité pratique subjective et objective, si celle de l'existence de Dieu à partir du concept de l'Être souverainement réel (à partir de la contingence de ce qui est changeant et la nécessité d'un premier moteur), après être sorties des écoles, ont pu parvenir jusqu'au public et avoir la moindre influence sur sa conviction. Si cela ne s'est pas produit, et si on ne peut même jamais l'attendre à cause de l'incapacité de l'entendement humain commun pour une si subtile spéculation, si bien plutôt, en ce qui concerne le premier point, la disposition de sa nature, remarquable pour tout homme, de ne pouvoir jamais se satisfaire avec ce qui est temporel (comme ne suffisant pas aux dispositions de sa destinée entière), a dû produire à elle seule l'espérance d'une *vie future*, si en ce qui concerne le deuxième point la simple présentation claire des devoirs, en opposition à toutes les prétentions des penchants, a dû produire seule la conscience de la *liberté*, et enfin, en ce qui concerne le troisième point, si le magnifique ordre, la beauté et la prévoyance qui éclatent de toute part dans la nature, ont dû seuls produire la foi en un grand *auteur du monde*, et la conviction qui se répand dans le grand public, en tant qu'elle repose sur des principes rationnels : alors non seulement la possession que tout cela constitue demeure intacte, mais elle gagne plutôt en considération, en enseignant aux écoles à ne pas prétendre à une saisie plus élevée et plus large, sur un point qui importe de façon générale à l'homme, que celle à laquelle peut si facilement parvenir la grande foule (la plus digne pour nous de respect), et à se restreindre donc seulement à la culture de ces preuves universellement saisissables et suffisantes dans la visée morale. Le changement concerne donc simplement les prétentions arrogantes des écoles, qui voudraient bien passer en cela (ainsi qu'il en va à bon droit en beaucoup d'autres points) pour les uniques connaisseurs et gardiens de ces vérités, dont elles communiquent seulement l'usage au public, mais gardent pour elles la clef (*quod mecum nescit, solus vult scire videri. Ce qu'il ne sait pas avec moi, seul il veut paraître le savoir.*) Il est pourvu cependant à une demande plus légitime du philosophe spéculatif. Il reste toujours exclusivement dépositaire d'une science utile au public, sans qu'il le sache, savoir la critique de la raison; car celle-ci ne peut jamais devenir populaire, mais elle n'a pas non plus besoin de l'être; car de même que les arguments finement tissés en faveur de vérités utiles parviennent peu à entrer dans la tête du peuple, de même toutes les objections tout aussi subtiles qu'on y oppose lui viennent peu à l'esprit; en revanche, parce que l'école, ainsi que tout homme qui se hisse à la spéculation, en vient inévitablement à l'un et l'autre de ces raisonnements, ils sont obligés, par une recherche approfondie des droits de la raison spéculative, de prévenir une fois pour toutes le scandale que doivent causer tôt ou tard même dans les peuples les disputes dans lesquelles les métaphysiciens (et comme tels finalement aussi les hommes d'Eglise) s'engagent inévitablement sans la critique, et qui faussent même ensuite leurs doctrines. Par la critique seulement peuvent être coupés à la racine même le *matérialisme*, le *fatalisme*, l'*athéisme*, l'*incrédulité* des esprits forts, l'*exaltation* et la *superstition*, qui peuvent être universellement nuisibles, enfin aussi l'*idéalisme* et le *scepticisme*, qui sont dangereux davantage pour les écoles, et peuvent difficilement passer dans le public. Si les gouvernements trouvent bon de s'occuper des affaires des savants, il serait plus conforme à leur sage sollicitude, pour les sciences aussi bien que pour les hommes, de favoriser la liberté d'une telle critique, par laquelle seulement les travaux de la raison peuvent être établis sur un pied solide que de soutenir le ridicule despotisme des écoles, qui crient au danger public quand on déchire leurs toiles d'araignée, dont le public n'a jamais pris connaissance, et ne peut donc ressentir la perte.

La critique n'est pas opposée au *procédé dogmatique* de la raison dans sa connaissance pure comme science (car celle-ci doit toujours être dogmatique, c'est-à-dire strictement démonstrative à partir de principes *a priori* sûrs), mais au dogmatisme, c'est-à-dire à la présomption de progresser seulement avec une connaissance pure par concepts (la connaissance philosophique), d'après des principes tels que ceux